

Remerciements pour l'allocution du
ministre de l'Enseignement supérieur et de la Science
par

Lorrain BARRETTE

Président

Fédération des cégeps

On m'a confié la responsabilité de vous remercier d'avoir choisi ce colloque pour faire connaître officiellement les orientations de votre gouvernement quant à l'avenir du réseau collégial.

Puisqu'on m'en donne l'occasion, et si vous me le permettez, je voudrais aller au-delà et ne pas me limiter à l'événement qui nous réunit aujourd'hui, pour vous remercier aussi de la très grande disponibilité dont vous avez fait preuve pour discuter avec les collèges et leur Fédération de tous les sujets qui les préoccupent. Chaque fois que nous avons voulu vous faire connaître notre avis sur des sujets comme l'éducation des adultes, la recherche, l'évaluation institutionnelle et le financement des collèges, etc., chaque fois, nous avons pu le faire dans un climat de courtoisie, de franchise et de respect mutuel. En fait, Monsieur le Ministre, ce que je veux dire à mes collègues qui sont réunis ici cet après-midi, c'est que vous êtes d'une accessibilité qui n'a d'égale que le réseau collégial lui-même.

Vos propos, il faut bien le reconnaître, rejoignent en très grande partie les discussions qui ont cours dans les ateliers de ce colloque: nécessité d'une meilleure formation fondamentale; nécessité de s'ouvrir à des clientèles diversifiées; nécessité d'une plus grande souplesse dans les programmes; nécessité du décloisonnement dans la gestion; nécessité d'une pédagogie qui favorise mieux la réussite des étudiants et étudiantes; nécessité d'une plus grande concertation entre les ordres d'enseignement.

Il existe donc une convergence entre les principaux partenaires du réseau collégial qui, me semble-t-il, est prometteuse pour l'avenir.

Tout au cours de votre intervention, vous avez posé quelques questions toutes plus intéressantes et percutantes les unes que les autres. Je sais bien qu'une question en provenance d'un ministre, c'est souvent plus qu'une question. Quoi qu'il en soit, je suppose que vous ne vous attendez pas à ce que j'y réponde immédiatement. Ce que je peux vous dire cependant c'est que ces interrogations contribueront à animer les discussions et que les réponses devront bien venir un jour!

Monsieur le Ministre, pour avoir enrichi les travaux de ce colloque, pour nous avoir assurés de votre appui, au nom de tous ceux et celles qui font le quotidien des cégeps et qui sont ici présents, je vous remercie.

Table ronde sur l'avenir des cégeps

Communication de

Yvon MORIN

Président

Conseil des collèges

LA FORMATION FONDAMENTALE, À UN NOUVEAU TOURNANT

Au cours du présent colloque, de même qu'au cours des autres colloques et des journées de réflexion qu'on a consacrés cette année aux 20 ans des cégeps, nous avons entendu de nombreux témoignages d'appréciation et de foi en l'avenir des cégeps.

Le président du Conseil supérieur de l'éducation, M. Pierre Lucier, nous disait hier matin que «soulever actuellement la question de la pertinence du collège québécois relève plus de la science-fiction que de la prospective ou de la planification stratégique». Reprenant les images de Léon Bloy, il ajoutait que «ni les Cosaques ni le Saint-Esprit ne sont aux portes». Et hier soir, le ministre, M. Claude Ryan, a clairement réaffirmé que les cégeps sont «une pièce de première importance dans le dispositif qui doit permettre au Québec de se hisser au rang d'une société hautement compétitive et civilisée». Il terminait son allocution, qui en passant comporte tout un programme de développement pour les cégeps, par des souhaits «de longue vie et de fructueuse carrière aux cégeps du Québec».

Une chose paraît donc indiscutable, le présent colloque l'aura bien confirmé, les cégeps ont un long avenir devant eux. Mais de quoi sera fait cet avenir? Comment souhaitons-nous que cet avenir soit planifié et vécu?

Ce n'est pas une question facile, mais c'est la question qui nous est soumise.

Les responsables du colloque ont été particulièrement bienveillants: ils nous ont découpé un horizon. L'avenir, c'est vaste et on risquait ou de s'y égarer ou de s'y attarder interminablement. On m'a donc demandé d'aborder l'avenir des cégeps sous l'angle de la formation fondamentale.

C'est d'ailleurs le thème que j'aurais d'emblée moi-même choisi. Là-dessus, pour l'à-propos du thème, je pouvais faire confiance à l'Association québécoise de pédagogie collégiale qui a fait de la formation fondamentale le thème central de son colloque.

Voici mes propositions de départ. Ce sont des hypothèses dont le seul objectif est de stimuler la réflexion. Parler de l'avenir, ça exige une méthodologie et des précautions particulières.

Première proposition

On s'est toujours préoccupé de donner une formation fondamentale, depuis que les cégeps existent. En aucun temps, jamais personne, dans les cégeps, ne s'est consciemment fixé

comme objectif de donner une formation superficielle, fugace, en un mot insignifiante.

Il est bon de le rappeler, la formation fondamentale, comme une sorte de chemin obligé, fait partie intégrante des deux objectifs généraux et permanents de l'ordre collégial, soit hausser le niveau de scolarisation des Québécois et des Québécoises, et assurer un enseignement de qualité. Cela a toujours été clair, sinon dans la pratique, du moins en théorie, que ces deux objectifs permanents exigeaient de donner une formation de type fondamental.

Deuxième proposition

La façon de concevoir, de vivre, d'actualiser la formation fondamentale a évolué au cours de l'histoire des cégeps. À cet égard, les collèges ont vécu deux phases majeures. Et depuis quelques années, avec tout ce que cela exige de réflexion et de remise en question, les collèges ont amorcé une 3e phase, cette phase qui, selon toute probabilité, marquera l'avenir des collèges pour une ou deux décennies.

Troisième proposition

Les phases se succèdent, avec certains chevauchements. Le passage progressif d'une phase à l'autre est habituellement accompagné de crises qui rendent impérieux les besoins de changement et de renouveau. De tels changements provoquent, chez les uns, résistance, volonté farouche de protéger des droits acquis; chez plusieurs, perplexité, inquiétude, perte de sérénité; chez d'autres, impatience, fébrilité, enthousiasme, engagement. Des individus (pour ne pas dire des cégeps) vivront les phases à retardement, tandis que d'autres marqueront le pas et seront en avant de leur temps. Le passage d'une phase à l'autre est toujours perçu, ultimement, comme une marche dans une direction souhaitable et devenue nécessaire.

D'abord, une définition de la formation fondamentale

Avant de rappeler les deux phases antérieures et d'indiquer de quoi sera faite la 3e phase que nous serons appelés à vivre, je crois utile de dire un mot sur le concept de formation fondamentale.

Je serai très bref. Nous avons plusieurs spécialistes de la question dans la salle avec lesquels vous avez pu échanger dans les nombreux ateliers organisés par l'Association québécoise de pédagogie collégiale. M. Bernard Morin a donné, il y a tout juste quelques instants, une synthèse, à mon sens, fort brillante.

Vous le savez, l'expression formation fondamentale n'est pas univoque, comme peuvent l'être, par exemple, les locutions membrane fondamentale en histologie ou échelle fondamentale en musique. L'emploi de la locution formation fondamentale est un emploi symbolique, figuré, par conséquent, extrêmement riche de significations diverses, significations qui varient selon les époques et selon les lieux. Si on comparait, par exemple, la définition que donnait l'Unesco

de la formation fondamentale dans son bulletin trimestriel de janvier 1949, à la définition qu'on trouve, en 1984, dans le *Règlement sur le régime pédagogique du collégial*, on verrait facilement qu'il s'agit de deux définitions marquées par les préoccupations et les idéologies de leur époque respective.

Je ne vous donnerai donc pas de définition de la formation fondamentale, à ce stade-ci, puisque selon mes postulats de départ, cette définition a varié selon les phases que nous avons vécues et elle continuera de varier selon les phases que nous vivrons.

Il est utile cependant de rappeler, à mon sens, que peu importe la définition que l'on donne à la formation fondamentale, on s'attarde toujours à préciser les trois conditions indispensables à toute formation fondamentale.

(J'ai eu l'occasion de discuter de ces conditions avec les professeurs du cégep de Limoilou, le 12 janvier dernier, lors de leur 4e colloque annuel.)

L'intégrité

Une formation, pour être fondamentale, doit prendre en compte tous les éléments considérés comme essentiels. Il n'est sans doute pas facile d'établir une telle liste, mais comment voulez-vous qu'une formation puisse être durable, significative, fondamentale, si elle néglige ou s'il lui manque des éléments essentiels de formation?

La cohérence

Non seulement tous les éléments essentiels doivent-ils être pris en compte, mais encore faut-il qu'il y ait harmonie, cohérence entre ces éléments. Si on développe un élément de formation au détriment d'un autre, si on ne se préoccupe pas qu'il y ait cohérence entre les diverses parties d'un programme de formation, si on ne veille pas à ce qu'il y ait harmonie entre un programme de formation et les aptitudes d'un individu, on ne donnera pas une formation véritable, qui aura des chances de durer, mais on formera inévitablement des êtres disproportionnés, inadaptés, dysfonctionnels...

La splendeur

On peut faire des listes complètes, intègres des éléments de formation; on peut articuler des liens solides et cohérents entre ces éléments, mais tout cela peut n'être que bureaucratique, techniquement correct. La formation, pour être fondamentale, durable, significative, a besoin de plus. Elle doit s'incarner dans une personne vivante, une personne qui aura développé sa passion d'apprendre, son estime de soi, sa capacité d'aimer, bref, qui aura donné à sa personnalité beauté, éclat, splendeur. C'est tout un défi. Mais c'est à ce niveau qu'une formation prend tout son sens.

Les éléments que l'on considère comme essentiels (l'intégrité) et la façon d'harmoniser entre eux ces éléments, cela a varié d'une époque à l'autre. Au temps de Franklin, les Indiens considéraient comme essentiel de savoir construire

une case et chasser le daim. Il y eut une époque au Québec où l'on considérait comme essentiel d'apprendre le grec et le latin pour faire des études supérieures.

Les contenus de formation et les principes de cohérence vont donc déterminer notre façon de concevoir et de définir la formation fondamentale.

À mon sens, nous avons connu deux phases distinctes et nous sommes actuellement à l'heure d'un tournant majeur vers une troisième phase. Cela va poser aux cégeps des défis très importants.

Pour comprendre cette phase de l'avenir, il est nécessaire de rappeler, au moins brièvement, les deux phases antérieures.

• Première phase: le juste dosage

Au début des cégeps, en continuité avec les deux courants majeurs de l'époque, on a pensé que pour bien former un individu, il fallait qu'il ait une double culture: une culture humaniste et une culture technologique. C'est ce que l'on pourrait appeler la phase du juste dosage, de la cohabitation équilibrée des deux cultures.

Se préoccuper de formation fondamentale, c'était viser à former des techniciens et des techniciennes qui, en plus de la maîtrise professionnelle de leurs techniques, auraient été des individus cultivés, curieux intellectuellement, éveillés aux réalités historiques, sociales, économiques, artistiques. C'était aussi former des futurs universitaires capables de percevoir avec intelligence les réalités concrètes de l'existence.

Le rapport Parent dira: «L'intelligence aux multiples aspects qui correspond à l'humanisme de notre époque ne peut se développer dans un système scolaire cloisonné et compartimenté qui isole les disciplines les unes des autres; chacun aujourd'hui doit, un jour ou l'autre, se faire un peu homme de lettres, homme de science, amateur ou juge des arts, usager ou praticien des techniques».

On a donc tout mis en place pour que s'épanouisse une telle formation fondamentale qui aurait assuré un juste dosage de formation humaniste et de formation technique: cohabitation du général et du professionnel, polyvalence et souplesse des programmes, cours obligatoires assurant la culture humaniste, cours de spécialisation pour une formation professionnelle solide.

Mais cette phase du juste dosage n'a pas vraiment eu le temps ni la chance de prendre un envol significatif. C'est demeuré davantage une utopie qu'une réalité.

En effet, deux événements majeurs, s'amplifiant l'un l'autre, sont venus très tôt déséquilibrer cette recherche du juste dosage.

Il y eut, d'abord, les mouvements de contestations étudiantes des années soixante-huit à soixante-dix. Ces mouvements qui se sont manifestés dans plusieurs pays, avec des foyers intenses en France et aux États-Unis, n'ont pas épargné le Québec et de façon particulière les cégeps naissants. On remettait violemment en question les valeurs traditionnelles et on réclamait un enseignement plus près de la réalité vécue par les étudiants.

L'autre événement qui est venu amplifier les mouvements de contestations étudiantes, c'est celui de l'augmentation phénoménale de la population étudiante au collégial. En cinq

ans, on est passé de 35 650 étudiants à 103 000, une augmentation de 188 p. cent. Pendant ce temps, le secteur professionnel passait de 20 500 à 49 000 étudiants. On comprend aisément que ces nouveaux étudiants, nombreux, avaient d'autres urgences et d'autres intérêts que de se donner une formation humaniste. On exigeait du concret; on voulait une réflexion sur l'actualité d'ici et de maintenant; on réclamait une formation professionnelle avec le moins de détours possible.

• Deuxième phase: la phase disciplinaire

La phase du juste dosage n'eut donc pas le temps de s'actualiser que déjà une nouvelle phase prenait place et allait connaître un épanouissement considérable: il s'agit de la phase que j'appellerai disciplinaire. Ce fut le règne et la suprématie de la discipline.

Le rapport Nadeau a bien saisi ce changement de cap, ce passage forcé du juste dosage au règne disciplinaire: «La dichotomie d'une formation générale et d'une concentration apparaît peu conforme aux besoins de l'étudiant. Elle est fautive. C'est à l'intérieur même de la concentration et de l'approfondissement du savoir, que s'acquiert, au postsecondaire, la formation générale. Et, pour cela, précisément, nous l'appelons fondamentale. Elle est fondamentale, parce qu'elle s'attache, dans l'acquisition du savoir, aux fondements, aux principes directeurs, aux concepts de base, à la démarche propre de la discipline.» (p.42)

Les éléments jugés essentiels de la formation et la cohérence à établir entre ces éléments allaient trouver tout leur sens dans et par la discipline.

On a ainsi mis en place des structures et des moyens pour favoriser un bon enseignement disciplinaire. Je me contenterai d'évoquer les éléments suivants: création et fonctionnement des comités de coordination provinciale disciplinaire; extension des pouvoirs et des responsabilités pédagogiques des départements, structures éminemment disciplinaires; affaiblissement de l'importance des commissions pédagogiques qui n'étaient pas des organismes disciplinaires; acquisition d'avantages sociaux et établissement de règles conventionnelles basées sur la discipline du professeur: l'ancienneté, la sécurité d'emploi, les échanges inter-collèges, la répartition des professeurs par discipline; remise en question et contestation des cours communs obligatoires qui appaurent des hors-d'oeuvre au sein des concentrations et des spécialisations disciplinaires; fixation de prélabes universitaires pour assurer, en continuité, une meilleure maîtrise disciplinaire; floraison de nombreux programmes professionnels pour s'adapter aux subdivisions disciplinaires, le tout s'inscrivant dans une perspective de spécialisation.

Mais cette phase du règne disciplinaire et de la spécialisation allait être profondément ébranlée par la dernière crise économique.

D'un côté, le paysage de l'emploi s'est transformé. Plusieurs industries de fabrication se sont modernisées; elles ont augmenté leur production, diminué leurs coûts et réduit leur main-d'oeuvre. Plusieurs travailleurs et travailleuses ont soit perdu leur emploi, soit subi une déqualification de leur emploi. Le chômage des jeunes a atteint des taux dramatiques.

La spécialisation disciplinaire s'est trouvée fortement remise en question. Elle a cessé d'apparaître comme la voie adéquate pour préparer des jeunes à s'insérer dans un marché de l'emploi changé et changeant.

D'un autre côté, les cégeps ont non seulement subi de sévères et répétitives compressions budgétaires (où après avoir coupé ce que certains appelaient le gras, il fallut faire des choix plus critiques, distinguer l'essentiel de l'accessoire), mais aussi les cégeps ont dû «prendre le virage technologique». Mais attention ici de ne pas se méprendre. Cela n'a pas d'abord voulu dire s'équiper de nouveaux laboratoires et de nouvelles machines, mais surtout, du moins c'est ce qui était souhaité, cela a voulu dire repenser les contenus de formation, assurer une formation moins spécialisée, moins cloisonnée dans une discipline, plus souple, plus ouverte...

• Troisième phase: l'intégration

Allait ainsi apparaître le début d'une phase nouvelle, cette phase que plusieurs colloques récents ont évoquée comme une impérieuse nécessité et qui, en pratique, dans son actualisation, en est encore au stade du balbutiement.

La définition de la formation fondamentale de cette nouvelle phase est donnée dans le *Règlement sur le régime pédagogique du collégial*.

«La formation fondamentale se définit d'abord par son extension: elle entend contribuer au développement intégral de la personne, dans toutes ses dimensions (...) Mais la formation fondamentale se caractérise surtout par sa profondeur: elle vise à faire acquérir les assises, les concepts et les principes de base des disciplines et des savoir-faire qui figurent au programme de l'étudiant.»

Le virage est énorme. Il repose sur deux mots-clés: intégration et programme. Le principe de cohérence des éléments jugés essentiels, ce ne sera plus la discipline, mais le programme.

De quoi sera faite cette phase? Quels seront les défis qu'il nous faudra relever? Qu'est-ce que cela va exiger de nous? En un mot, de quoi sera fait notre avenir au chapitre de la formation fondamentale?

Je vais me contenter d'évoquer quelques éléments, à mon sens, majeurs de cet avenir, éléments qui vont mobiliser nos énergies et nos ressources, qui vont susciter chez les uns engagement et enthousiasme, chez d'autres, résistance et insécurité.

La prise de conscience

Avant que l'on se fasse à l'idée que la discipline (la sacro-sainte discipline) n'est pas une fin en soi, mais qu'elle n'est qu'un instrument à l'intérieur d'un programme donné; avant que l'on adhère vraiment à l'idée que la formation exige l'intégration des apprentissages et non leur simple juxtaposition; avant que l'on ait fait des consensus sur les apprentissages jugés essentiels et sur les principes intégrateurs de ces apprentissages, il va nous falloir encore quelques colloques de prise de conscience, quelques journées pédagogiques dans les collèges, quelques bonnes réunions de commissions pédagogiques et de comités spéciaux, quelques rapports et études

du Conseil des collègues et d'autres organismes.

Ce travail de réflexion et de prise de conscience est bien amorcé dans quelques collèges. Il va devoir se généraliser et s'accroître. Le chemin à parcourir sera long et rempli d'obstacles. Nos racines disciplinaires, la sécurité et la satisfaction professionnelle que procure le fait d'enseigner une matière limitée, bien maîtrisée, les résistances instinctives au changement, tout cela rendra difficiles la prise de conscience et l'engagement.

Notre connaissance de l'étudiant

Quand on faisait reposer la formation fondamentale sur l'approche disciplinaire, il était d'abord important de bien connaître sa discipline. Il n'était donc pas nécessaire d'avoir une connaissance fine de l'étudiant. Son numéro de dossier, ses résultats scolaires antérieurs, sa réussite des cours préalables, cela donnait une connaissance à peu près suffisante de l'élève à qui on demandait de répondre à des objectifs disciplinaires, de maîtriser des contenus spécialisés.

Mais cela va changer. Nous allons devoir demander à l'élève d'intégrer ses apprentissages, de faire la preuve qu'il a acquis et maîtrisé les habiletés et les attitudes jugées essentielles, de faire voir qu'il est apte à transférer les éléments de formation à des situations nouvelles et changeantes. Pour cela, nous aurons besoin de bien connaître l'élève. Il ne sera pas possible, en toute décence, de se fixer comme objectif de formation de développer chez l'élève l'estime de soi, l'engagement social, le respect d'autrui, l'éthique professionnelle, par exemple, si on ne connaît pas l'élève, si on se contente d'établir avec lui ou elle des relations anonymes et bureaucratiques. L'amélioration des relations professeur/élève et des relations collège/élève sera au cœur de la nouvelle façon de concevoir et d'actualiser la formation fondamentale. Cela va nous obliger, entre autres choses, à revoir la tâche du professeur. Il ne s'agira peut-être pas en soi d'alléger cette tâche, mais il nous faudra allouer suffisamment de ressources humaines pour que les professeurs puissent vraiment accomplir les nouvelles tâches essentielles qui leur seront demandées.

L'accueil des adultes et des clientèles dites spéciales

Pour répondre aux besoins de formation des adultes, besoins de plus en plus nombreux à la suite des divers changements sociaux et économiques, la tentation sera forte de prendre des raccourcis, d'aller au plus pressé, de confondre formation sur mesure et entraînement expéditif. Là aussi la formation devra être fondamentale, c'est-à-dire qu'elle devra favoriser l'intégration des apprentissages jugés essentiels et faciliter leur transférabilité. Autrement, on leurrera les adultes.

Pour garder le cap sur la formation fondamentale, nous aurons constamment à convaincre beaucoup d'étudiants et d'étudiantes (des jeunes, des adultes, des immigrants, des personnes des milieux défavorisés) que les raccourcis et les expédients en éducation sont malheureusement les chemins les plus longs et les plus coûteux. Et de cela, il nous faudra aussi convaincre beaucoup d'employeurs.

L'approche-programme

Enfin, un quatrième élément, qui marquera la phase que nous allons vivre au cours de la prochaine décennie (on peut parler ici de deux décennies), ce sera l'implantation de l'approche-programme.

Les cloisonnements disciplinaires et départementaux vont s'ouvrir à une dynamique de formation intégrée qui ne sera plus centrée sur la discipline, mais sur l'élève, via un programme. Ce sera, croyez-moi, un changement considérable, mais que nous n'aurons pas le choix de faire ou de ne pas faire.

Mais comment allons-nous pouvoir changer tout ce système «balisé, ficelé et verrouillé au plan national par les parties négociantes», pour reprendre les images de M. Pierre Leduc, directeur général du cégep de Maisonneuve? Comment allons-nous pouvoir instaurer provincialement et localement une véritable gestion des programmes en dehors des lieux de pouvoir disciplinaires qui occupent présentement à peu près tout l'espace (les coordinations provinciales et les départements)? Comment allons-nous pouvoir amener les gens à revoir leurs droits acquis dans une nouvelle perspective de programme et non plus dans une perspective de discipline? Comment allons-nous pouvoir retisser de véritables liens avec l'université sans passer par les habituelles contraintes des préalables disciplinaires?

Ce ne sont là que quelques-unes des choses que nous pourrions et devons faire pour actualiser la nouvelle conception de la formation fondamentale.

La seule façon d'y arriver, ce sera de briser les cloisonnements réducteurs et étouffants; de créer de nouveaux lieux centrés sur les programmes; de se centrer sur l'élève et sur l'intégration de ses apprentissages; de trouver le moyen de favoriser l'indispensable engagement des professeurs; en un mot, il nous faudra, pour reprendre le thème du présent colloque, être tous et toutes ensemble «partenaires pour l'avenir».

Communication de
Nicole CÔTÉ
Psychologic inc.

LE DÉCLOISONNEMENT

Poser un regard de psychologue sur l'évolution d'une institution, c'est considérer que les organisations vivent des cycles comme les personnes et qu'à chaque époque de leur développement elles ont des thèmes précis à aborder.

Les cégeps ont vingt ans, l'âge auquel beaucoup d'étudiants sortent du cégep. C'est la fin de l'adolescence, le début de la vie adulte. La vingtaine est une époque de l'existence dont le thème central est l'intégration au monde adulte. Plein d'énergie, le système est impatient de se donner la forme qui lui convient et de trouver sa manière de vivre dans le monde, son identité. Le jeune adulte doit somme toute se fabriquer un rêve, une vision de lui-même et du monde qui générera de l'énergie, de la vitalité, de l'espoir. Et, à mon avis, c'est là que sont rendus les cégeps.

Le défi des cégeps

Si les tâches de la vingtaine sont passionnantes, elles n'en comportent pas moins des tensions, des prises de conscience et des remises en question. Pour trouver son identité propre, la personne de vingt ans doit réaménager sa manière de vivre avec elle-même, sa famille et la société en général. Il en est de même pour les institutions qui doivent réviser leur fonctionnement et leurs modes relationnels internes et externes.

Pour les cégeps qui ont depuis longtemps favorisé des stratégies de communication hyperrationnelles, compartimentées, la crise d'identité de la vingtaine nécessitera certainement un décroisonnement à plusieurs niveaux. En effet, c'est en laissant tomber les cloisons que le système d'éducation collégial retrouvera ses fondements.

Décloisonner implique de faire des divisions et en même temps ouvrir et réunifier. Et là, il faut faire attention de ne pas tomber dans les vieux pièges comme ceux de la participation et de la concertation. La réunification n'est pas une valeur en soi. Il faut réunifier pour quelque chose, autour de quelque chose. Ce quelque chose en éducation, c'est l'étudiant. Ainsi, si on veut projeter l'avenir des cégeps, il faut prévoir qui seront les jeunes de l'an 2000.

L'étudiant de l'an 2000

Au cours des années soixante, le système d'éducation visait à préparer les jeunes à intégrer à la perfection les connaissances véhiculées par les adultes. L'étudiant à qui on proposait des cheminements linéaires et du Descartes amélioré devait devenir habile à lire son environnement et à s'y adapter. En langage de psychologue, on peut affirmer que l'on développait à cette époque de beaux «cerveaux gauches», c'est-à-dire des personnes très capables de répondre aux pressions de leur environnement et peu enclines à tenir compte de leurs besoins.

La révolution tranquille avec tous ses remaniements, dont sont d'ailleurs issus les cégeps, a modifié en profondeur les valeurs et les méthodes éducatives. Ainsi, les étudiants des années quatre-vingt diffèrent-ils énormément de leurs prédécesseurs. L'école encourage systématiquement l'expression personnelle, la créativité, la spontanéité. Les adolescents sont beaucoup moins dociles, face à l'adulte. Par contre, ils sont conditionnés, imprégnés par la culture de masse. Les enfants de la technologie et de Passe-Partout ont un folklore bien à eux. En passant de la soupe de maman au «Big Mac», de la conservation du patrimoine au jetable, du «je sais» au «je me sens bien», on en est arrivé à privilégier la formation du cerveau droit. Les étudiants sont maintenant plus près de leurs besoins personnels, mais beaucoup moins habiles à lire leur environnement.

Qui seront donc les étudiants de l'an 2000? Assistera-t-on à un retour du cerveau gauche? Si on se fie à la tendance naturelle de la vie à s'améliorer, on peut prévoir que le système d'éducation retiendra le meilleur de ses expériences passées et apprendra à former des cerveaux à la fois analytiques et analogiques, émotifs et rationnels, des cerveaux intégrés.

L'adolescent de l'an 2000 devra être capable de s'intégrer à un monde où il y aura surabondance d'informations et de choix. Il devra apprendre à calculer les enjeux, à établir ses priorités et à adopter des stratégies simples et faciles. Pour s'orienter dans un monde complexe, la personne aura besoin d'une identité forte, d'une approche personnalisée. Alors que les enfants de 1960 conjuguait le «je sais» et ceux de 1980, le «je me sens bien», le jeune de l'an 2000 maîtrisera le «je veux». Avec l'universalisation croissante des communications et l'abolition des frontières, il sera au courant des performances mondiales et vivra le défi permanent de s'intégrer à la planète. Alors que les thèmes étaient «apprendre, survivre en m'instruisant» en 1960, et «être mieux dans sa peau, m'intégrer à la société» en 1980, le thème de l'an 2000 sera «prendre ma place dans l'univers, me surpasser».

L'évolution du système d'éducation

Pour préparer des jeunes à s'adapter au contexte mouvant de l'an 2000, le système collégial aura à se transformer de deux manières.

- D'une part, il devra fournir une formation générale étoffée et donc ne pas exiger que les étudiants se spécialisent trop tôt. Il sera de plus en plus difficile de se donner une orientation précise et précoce. Tout bouge trop vite. La mission des cégeps consistera plutôt à donner de bonnes bases d'apprentissage, de préparer ses clients à s'engager dans le processus d'éducation permanente.

- D'autre part, il s'agira de construire des curriculum vitae personnalisés. C'est dire qu'à l'évaluation quantitative de la performance il faudra ajouter des commentaires qui aideront les étudiants à mieux comprendre leurs résultats, à se réajuster et à s'améliorer. À l'heure actuelle les jeunes ont trop d'informations sur l'extérieur et pas assez sur eux-mêmes. Le collège doit les aider à se structurer une identité personnelle à partir de l'évaluation qualitative de tous ceux qui interviennent dans leur formation. Pour répondre aux exigences d'approfondissement des connaissances de base et de constitution d'un curriculum vitae personnalisé, les cégeps devront s'unifier davantage et se personnaliser. Et c'est uniquement en se décroissant qu'ils y arriveront.

Le décroissement

Pour s'unifier en fonction de leur clientèle, il importera que les cégeps entreprennent de se décroissant à tous les niveaux.

Le décroissement vertical

Actuellement, le lien entre les systèmes secondaire, collégial et universitaire est bien peu articulé. Chacun donne sa formation sans se préoccuper des autres. C'est l'étudiant qui doit s'adapter au système plutôt que l'inverse. C'est l'envers du bon sens. Si on veut bien se mettre au service du client, il faudra proposer aux étudiants des programmes intégrés en

continuité. À cet égard, l'avis du Conseil supérieur de l'éducation est éloquent.

Le décroissement horizontal

L'approche disciplinaire bien ancrée dans les cégeps en fait des supermarchés de l'éducation. L'hermétisme des disciplines occasionne un manque de dialogue entre les intervenants qui n'ont aucune action concertée pour accompagner les étudiants dans leur cheminement académique et personnel. Il n'y a qu'à regarder les horaires décalés de plusieurs élèves pour constater que le système a été structuré beaucoup plus en fonction des intérêts des professeurs et des administrateurs que de celui des clients. Il n'est pas conçu pour assurer une vie étudiante organisée et vivante.

S'il veut préparer les jeunes à s'ouvrir sur l'humanité, le système devra devenir plus humain. S'il veut former des cerveaux intégrés, il lui faudra une organisation de programmes et du temps plus intégrée.

Le décroissement des relations du travail

Pour transpirer l'intégration et la personnalisation il sera nécessaire d'abandonner des luttes idéologiques stériles et de réunifier professionnels et gestionnaires dans la poursuite de leur mission commune. C'est ainsi que chaque éducateur se verra comme une personne à part entière et se sentira totalement responsable de son cégep, de ses étudiants. Le retour du dialogue et de sa collaboration permettra de relever la teneur du discours des différents intervenants qui cesseront de projeter une image de prisonniers des règles et des conventions qu'ils ont eux-mêmes fabriquées pour devenir des libres penseurs et des promoteurs du développement de l'intelligence.

Le développement des esprits

Il est certain que les acteurs du système seront incapables de s'unir entre eux s'ils restent divisés à l'intérieur d'eux-mêmes. La bureaucratisation patronale et syndicale a technicisé la vocation de l'enseignant, du cadre, du professionnel et de l'employé de soutien. Plusieurs personnes en sont venues à se percevoir comme des fonctionnaires et ont perdu graduellement leur enthousiasme et leur idéal. Le centre de l'énergie vitale des cégeps se réanimera à l'intérieur de tous les individus qui y oeuvrent. Plus les éducateurs retourneront à l'essentiel, plus ils communiqueront l'essentiel à leurs élèves.

En conclusion

Pour affronter les défis de la vingtaine, les cégeps ont besoin de reprendre contact avec les fondements même de leur identité. Et ce sont des individus qui retrouveront ces sources d'énergie et non pas des structures, des règlements.

Pour s'épanouir pleinement, les collèges devront devenir encore plus des lieux: où les étudiants s'épanouissent plutôt que de passer à travers des exigences; où les professeurs